

La mise en place d'une région en Afrique sahélienne autour du Koutous (Niger Oriental)

RÉSUMÉ

La région du Koutous offre une image typée de la diversité humaine sahélienne puisqu'une ethnie de paysans, les Dagra, accrochée au plateau gréseux, est cernée par trois ethnies pastorales : les Touareg au Nord-Ouest, les Toubbou au Nord-Est, les Peul au Sud.

Nous montrons comment ont évolué les formes d'accès à l'espace, de la période coloniale à nos jours, en trouvant là un exemple particulièrement démonstratif de l'adaptabilité sahélienne. Les rapports entre les ethnies se sont transformés mais une nouvelle forme de complémentarité est apparue dans un cadre géographique plus vaste, la tombée d'un marché, seule ouverture sur le monde externe. Les facteurs modernes de régionalisation, d'origine externe, sont assimilés par les Sahéliens qui préservent ainsi l'essentiel de leur traditionnelle perception de l'espace.

ABSTRACT

Koutous land draws a typical picture of human variety in Sahel. Three pastoral groups — Touareg, Toubbou, Peul — surround an ethnic group of sedentary peasants, the Dagra.

We show the evolution of the different types of spatial control during this century. This example is demonstrative of the adaptability of Sahelians. The different groups relations have been modified but a new complementarity has appeared in a new geographic and larger space : the market area which is the only opening into modernity. The inhabitants assimilate the new regional pattern and so preserve their traditional concept of space regarding its technical utilisation.

Même dans les conditions les plus tyranniques, les données de la nature n'imposent jamais une organisation immuable de l'espace, pas plus qu'elles n'imposent un unique genre de vie possible. La « région naturelle » qui correspond à la superposition de deux ensembles spatiaux — un ensemble « physique » original et un espace de peuplement stable, lié à ce milieu — se repère, sur la carte des densités, par des plages homogènes [TRICART, 1968]. Elle n'est pourtant pas une donnée géographique fixe. La région naturelle est susceptible d'évoluer avec les transformations de la vision de

l'espace et de la maîtrise du milieu des groupes humains. Nous voudrions montrer comment une « région naturelle » ou encore une petite aire éco-culturelle s'est transformée pour donner naissance à une région plus vaste, plus diversifiée et surtout de nature différente : la « région naturelle » fait place à une « région fonctionnelle ». « ...Nous constatons la naissance de nombreuses petites villes — aspect moins étudié, plutôt négligé dans les études urbaines des pays sous-développés. Les centres locaux ou sous-régionaux ainsi que les centres régionaux ont des relations avec les métropoles qui provoquent l'éclatement des régions traditionnelles » [M. SANTOS, 1969].

Le *Dagradi* (pays des *Dagra*), au Niger, sera notre laboratoire. C'est une région qui n'est pas mentionnée sur les cartes, on ne peut l'identifier que par le nom de *Koutous* qui désigne le plateau gréseux, isolé au milieu d'une vaste plaine sableuse et qui abrite la population *dagra*. C'est une région de choix, une vraie région naturelle au sens où l'entend J. TRICART (1968), au plateau isolé correspond précisément le peuplement sédentaire enclavé des paysans *dagra*. Cet établissement sédentaire est aventureux très au nord, cerné par trois groupes pastoraux : les *Touareg* (7 000 personnes) au nord et au nord-ouest du plateau, les *Toubbou* (4 000 personnes) au nord-est, les *Peul* (30 000 personnes dont 10 000 à proximité du plateau) au sud. Les paysans *dagra* sont 27 000, isolés de la zone d'habitat sédentaire, au sud, par une sorte de *no man's land* où les mares sont nombreuses et fréquentées par des pasteurs. Le *Dagradi* est un espace sédentaire enclavé. La concordance précise entre le plateau isolé et l'ethnie sédentaire enclavée avance l'idée d'un espace régional à forte cohésion interne et dans une situation obsidionale du type de celle des *Dogon* de *Bandiagara*. [J. et J. MARIE, 1974 ; J. GALLAIS, 1975]. En fait ici, la coupure entre l'espace sédentaire et les aires pastorales n'existe pas. Mieux même, le plateau du *Koutous*, base du peuplement sédentaire, est aussi un point d'appui des trois aires pastorales, il focalise les grandes pistes méridiennes (carte n° 4). Voilà la situation générale dans le cadre d'une géographie traditionnelle du contact pasteurs-paysans.

Aujourd'hui, le cadre géographique pertinent, c'est l'État. Sa mission, et c'est particulièrement vrai dans le cas d'un espace aussi mal équipé que le Niger, est de rendre l'espace « national » aussi transparent que possible, d'assurer l'unité du territoire par la mise en place d'infrastructures affirmant la maîtrise de l'espace. « L'État proclame à la fois l'identité nationale et le progrès » [BATAILLON, 1977]. Les choix géostratégiques hérités de la colonisation ont privilégié un pôle hégémonique à l'ouest et la route du sud puis l'aménagement du Sahara nigérien a laissé le *Dagradi* dans un angle mort, le *Koutous* se trouve alors en dehors des voies conduisant aux points forts de l'organisation de l'espace national. Il se trouve, au contraire, en bordure d'un espace réservé et protégé, un glacis stratégique qui isole le Niger de ses voisins de l'est.

Il y a donc une contradiction entre les deux cadres géographiques : le *Koutous* est un point fort de l'organisation traditionnelle de l'espace mais il se situe dans une dépression de l'espace organisé et planifié par l'État.

Renversons maintenant notre vision cartographique, plaçons-nous dans la position des paysans du *Dagradi* et des pasteurs environnants. La plaine de Birni N'Kazoe, située au sud-ouest du plateau, traversée par la piste en terre qui joint Zinder à Gouré, est le véritable nœud régional. Le marché de Kazoe est la grande rupture de charge mais aussi l'articulation de deux mondes totalement opposés : au sud, les camions, les villes, les marchandises... au nord, la marche dans le sable, les villages vivant en auto-consommation. Le marché de Kazoe, pour les paysans du *Dagradi* comme pour les pasteurs des trois aires pastorales qui le fréquentent, est une fenêtre sur le monde extérieur, l'entrée des innovations. Ce marché est le filtre des données externes.

L'espace régional est en cours de réorganisation sur la base de ce marché qui concerne tous les habitants quel que soit leur genre de vie, les paysans comme les

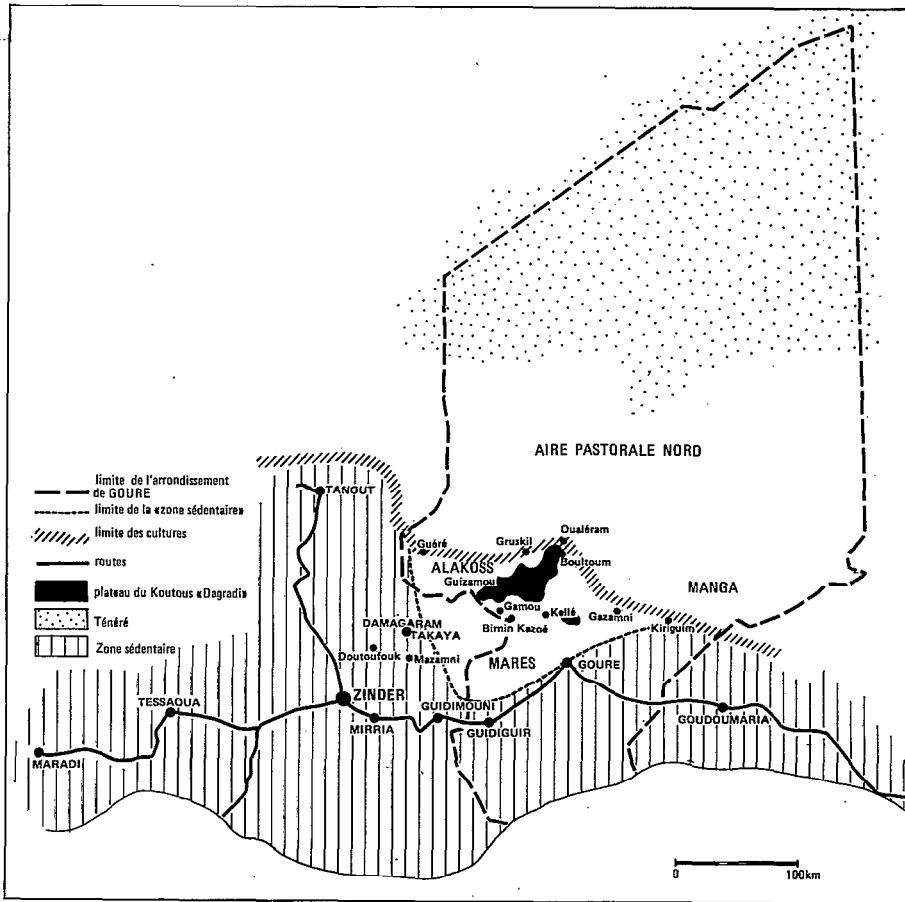


Fig. 1 : Le Dagradi, isolat sédentaire.

pasteurs. C'est la nature de la région qui se transforme donc. Le Dagradi s'élargit, intégrant les espaces pastoraux dans une région qui est la tombée du marché. Mais nous devons modérer notre propos : nous n'assistons pas à la mise en place d'une région « polarisée » comme dans le cas de la région de Louga décrite par M. SAR (1973). Il n'y a pas, dans nos marges sahéliennes fortement enclavées, de commerce organisé en circuits de collecte et de traite parallèles. Il n'y a pas d'organisation hiérarchisée de points de commerce dépendants de facteurs externes, « prolongements furtifs de l'économie dominante » [J. BUGNICOURT, 1978].

LA GÉOGRAPHIE TRADITIONNELLE D'UNE RÉGION SAHÉLIENNE

Le contact entre trois aires pastorales différenciées et un espace sédentaire en position centrale, voire obsidionale, est un lieu privilégié, un raccourci de la géographie du Sahel. Nous pouvons étudier là, les conditions du peuplement sédentaire sahélien

et les diverses formules d'exploitation de l'espace par les pasteurs. Nous pouvons mettre en valeur le caractère premier de la géographie du Sahel : la juxtaposition et même l'interpénétration de visions et d'exploitations de l'espace différentes.

Les conditions d'un peuplement sédentaire marginal

Il faut se garder de toute clairvoyance rétrospective qui nous fait dire que le Koutous présente une vocation à l'accueil de populations paysannes, en nous référant aux constantes de localisation que G. BRASSEUR mettait en valeur, en 1968, dans son étude sur les établissements humains au Mali : l'eau et la sécurité. Oui, le plateau de grès imperméables forme impluvium et fournit de l'eau au piémont sableux rendant les cultures sèches moins aléatoires mais les puits ont dû être creusés à 40, 60 et même 80 mètres. Oui, le plateau, isolé au milieu de vastes plaines ensablées a servi d'appui à un habitat en position défensive mais les villages sont tous installés au pied de l'escarpement et les champs dans la plaine. Le plateau, absolument stérile, ne porte que de vieilles pistes de jonction entre les villages.

LA SÉCURITÉ

Le peuplement dagra s'est mis en place, dans un espace libre, en trois vagues de fondation, entre la fin du seizième et le début du dix-neuvième siècle. Les Dagra sont des So du Kanem (des Kanuri donc) qui ont fui le sultan du Bornou, Maïchiloum Aouwan. Leur guide est un prince toubbalawan, Atari, gendre du sultan¹. Prince, il réalise l'unité du Dagradi en imposant son sultanat et en épousant la fille d'un chef local des premiers Kanuri, installés dans l'Alakoss, venus du Kanem par Bilma et Fachi. Les villages de la première vague sont construits au pied de l'escarpement nord-ouest ou au pied des buttes avancées dans l'Alakoss. Atari et les siens fondent, dans un deuxième temps, les villages de la vallée centrale et de l'est du plateau. Les Dagra sont des Dagerdono, des dispersés (*daardeio nammewu*, dispersons-nous et restons) en villages régulièrement disposés au pied du plateau². L'unité régionale est réalisée par le sultanat d'Atari et ses descendants. Pour les Dagra, le plateau présente l'avantage de sites défensifs : c'est vrai pour les premiers So qui s'installent en pays inconnu, non maîtrisé, alors que les Touareg sont eux-mêmes en expansion ; c'est vrai pour Atari qui est poursuivi par le sultan du Bornou. C'est cent ans plus tard, qu'arrive, au début du dix-neuvième siècle, un clan maraboutique de Kanuri originaires du nord-ouest du Nigeria actuel, la région de Kounouma. Cette vague crée les villages du sud du plateau, à la périphérie de la plaine de Kazoe avec Gamou comme chef-lieu.

Les villages de fondation des trois vagues présentent tous des sites comparables : ce sont des sites facilitant la défensive mais non spécifiquement défensifs. Tous les villages sont installés au pied de l'escarpement rocheux mais au sommet de l'accumulation sableuse qui le fossilise. Ils regardent vers le large, vers la plaine. Les villages les plus anciens sont accrochés aux avant-buttes, ainsi Ardawa au nord où arriva Atari, ou bien encore le village primitif de Kelle (siège du sultanat), Awlaye dont le nom — toubbou — signifie récolte ou septembre.

Tous les villages sont d'importance comparable, 400 à 500 habitants. La différenciation dans les tailles ne verra le jour qu'avec la croissance de quelques villages et

1. Contrairement à ce que croient certains, Toubbalawan ne désigne pas les Toubbou mais des populations originaires des plateaux de l'est de l'Afrique, voire les Arabes Yéménites.

2. Dagra ou Dagera désigne aussi, en Kanuri comme en Tamasheq, l'arbuste *Combretum micranthum* que l'on trouve à peu près seul sur le plateau.

l'essaimage de la plupart des autres en petits hameaux devenus villages. Les villages égaux d'avant la colonisation ne sont pas organisés dans un ensemble hiérarchisé, le sultanat est informel, mais ils sont solidaires.

L'EAU

L'eau facile n'a pas été, pour les fondateurs, un facteur de localisation des villages. L'eau est d'accès facile à une vingtaine de kilomètres du plateau, vers le sud. De nombreuses mares y tiennent l'eau très avant dans la saison sèche (au moins en période de pluviométrie normale), des puisards à 5 ou 6 mètres de profondeur permettent un approvisionnement toute l'année (Kazoe). Au pied du plateau, seule l'eau de la nappe profonde est utilisable mais il faut creuser à grande profondeur pour l'atteindre. Tous les puits ou presque sont aujourd'hui cimentés mais le puits abandonné de Ganatcho donne une idée des travaux qui étaient nécessaires. Les puits traditionnels sont des ouvertures béantes de très large section (diamètre d'une dizaine de mètres) creusées en entonnoir jusqu'à atteindre la nappe. Ces puits à ouverture très large, permettent l'utilisation simultanée de dix ou vingt puisettes (les puits cimentés, dits de l'administration, deux seulement).

Les puits sont toujours éloignés des villages d'au moins un kilomètre, ils sont creusés dans le matériel rocheux cohérent et non dans le sable accumulé au pied des versants (il faudrait de toute manière percer le grès pour arriver à la nappe).

Si la recherche de la sécurité a été un facteur de localisation, les puits et les champs, comme nous le verrons, situés dans la plaine amènent les villageois à s'aventurer tous les jours en espace découvert. C'est la raison pour laquelle, à défaut de sites défensifs, les Dagra ont recherché des situations défensives.

LA RÉPARTITION DE LA POPULATION AVANT LA PACIFICATION

C'est en 1903 que les premiers militaires français arrivent dans le Dagradi, ils poursuivent les Touareg, pillards de caravane. En 1903 est installé le poste militaire de Goure dont dépendent les deux cantons du « Koutous ». Mais ce n'est qu'après la révolte de Kaossen en 1917 que la colonisation devient effective et efficace, imposant ou permettant une nouvelle vision de l'espace.

La disposition régulière des villages autour du plateau donne la fausse impression d'une grande homogénéité intrarégionale. L'examen de la répartition de la population par village, entre 1906 et 1920, et en ensembles sous-régionaux, donne une image plus contrastée. Pour une densité moyenne régionale de 6,4 h par kilomètre carré, les densités par ensemble de village donnent les chiffres suivants :

	HABITANTS	SURFACE	DK
Plaine de KAZOE	1 511	264	5,7
Piémont Nord-Ouest	1 702	544	3,2
Vallée intérieure	2 081	84	24,7
KELLE-KAO TCHILOUM	1 092	140	7,8
BOULTOUM	945	108	8,8
GUIRBO	492	110	4,5
GAZAMNI	587	72	8,1
TOTAL	8 410	1 322	6,4

Chiffres calculés d'après le contenu des rapports de tournée. Archives du Niger, série 10.1 et 10.3.

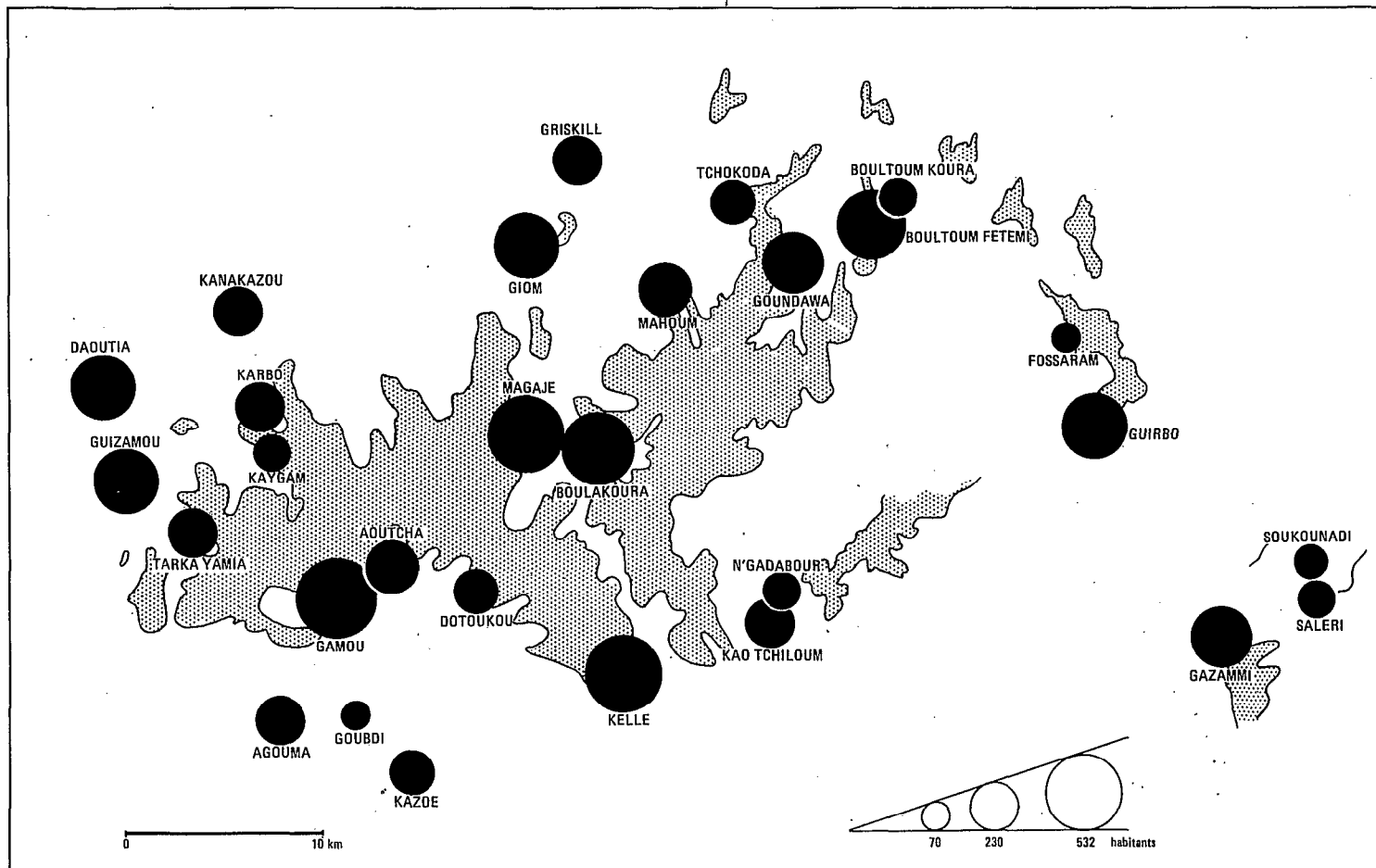


Fig. 3 : La répartition de la population avant la « pacification ».

La vallée intérieure qui constitue un abri mais est aussi suffisamment ouverte pour permettre l'installation de vastes terroirs, est nettement plus densément peuplée que les espaces périphériques ouverts sur la plaine. L'Alakoss (piémont nord-ouest) et la plaine de Kazoe sont à cette époque, presque vides. Si les sites des villages, au pied de l'escarpement, ne sont pas nettement défensifs, il est sûr qu'à l'échelle régionale, la population dagra a plutôt cherché des situations favorisant la défensive. Les villages les plus importants sont aussi ceux qui combinent, dans leur situation, le contact entre une grande piste et le plateau : Kelle-Magaje-Giom qui balisent la grande piste centrale de l'époque, Bouloutoum-Kao-Tchiloum aux deux extrémités de la piste toubbou. Mais tous ces villages qu'ils soient ouverts sur l'extérieur ou enfermés dans les vallées, ont un lien, le plateau. Ils y sont tous adossés, ils communiquent, en cas de danger, par des sentiers de crête. Le Dagradi forme un ensemble humain cohérent dont le ciment est bien le plateau du Koutous.

La mise en place des espaces pastoraux

Les Touareg sont apparus dans la région après l'installation sédentaire, attirés par le groupe de paysans bons à rançonner. Les Peul sont, quant à eux, arrivés dans le sillage de la colonisation. Restent les Toubbou qui posent problème : l'aire Toubbou s'est, nous le savons, rétractée récemment devant l'avancée peul mais peut-être des Toubbou sédentaires (Awlaye = récolte) ou chasseurs ont-ils tenu le plateau avant même les Dagra ?

LES TOUBBOU

Le Dagradi semble conserver, dans sa toponymie et dans des distinctions sociales fonctionnelles, le souvenir d'une présence toubbou primitive. Gazamni, le gros village du sud-est porte le nom d'une ancienne tribu toubbou, Larada, Dallakaori (un hameau de Kelle) et Lakka Jerwuje (un quartier de Kelle) sont peuplés de chasseurs, reconnus spécifiquement comme tels. Or, traditionnellement dans la région, les chasseurs sont les Toubbou ; les échanges, jusqu'à 1940, entre Toubbou et Dagra, portent sur les biches contre du mil. Par ses pièges naturels, les défilés, le Koutous a dû longtemps être un terrain de chasse des Toubbou, peut-être également le refuge de quelques champs. Ce sont des tribus Azza, Toubbou castés, chasseurs, qui sont d'ailleurs les plus proches des bases sédentaires, à proximité de Tasr et Tasker (fig. 4).

Les Toubbou ont été, en outre, longtemps, les maîtres du commerce caravanier entre les oasis du Kaouar et la zone soudanienne. Leurs établissements, des puits traditionnels busés avec des troncs de rôniers revêtus de rouleaux de paille et des villages de paillotes fixes, jalonnent la piste de Bouloutoum à Tasker, Termit, Bilma. Le contact entre les paysans dagra et les caravaniers toubbou se nouait sur les marchés de Bouloutoum et Kao Tchiloum qui commandent la piste. Cela n'empêchait pas les heurts : les plaintes de paysans impayés sont nombreuses dans les archives du cercle militaire de Goure. Mais les relations entre Dagra et Toubbou n'ont aucun caractère de domination ni dans un sens ni dans l'autre. Les deux ethnies et leurs deux espaces sont juxtaposés et complémentaires.

LES TOUAREG

Il n'en va pas de même avec les Touareg. Les groupes qui interviennent dans la région sont tous Kel Aïr, dépendant du sultan d'Agadez³. Deux facteurs les poussent

3. Sur les Touareg nigériens, E. BERNUS, 1978.

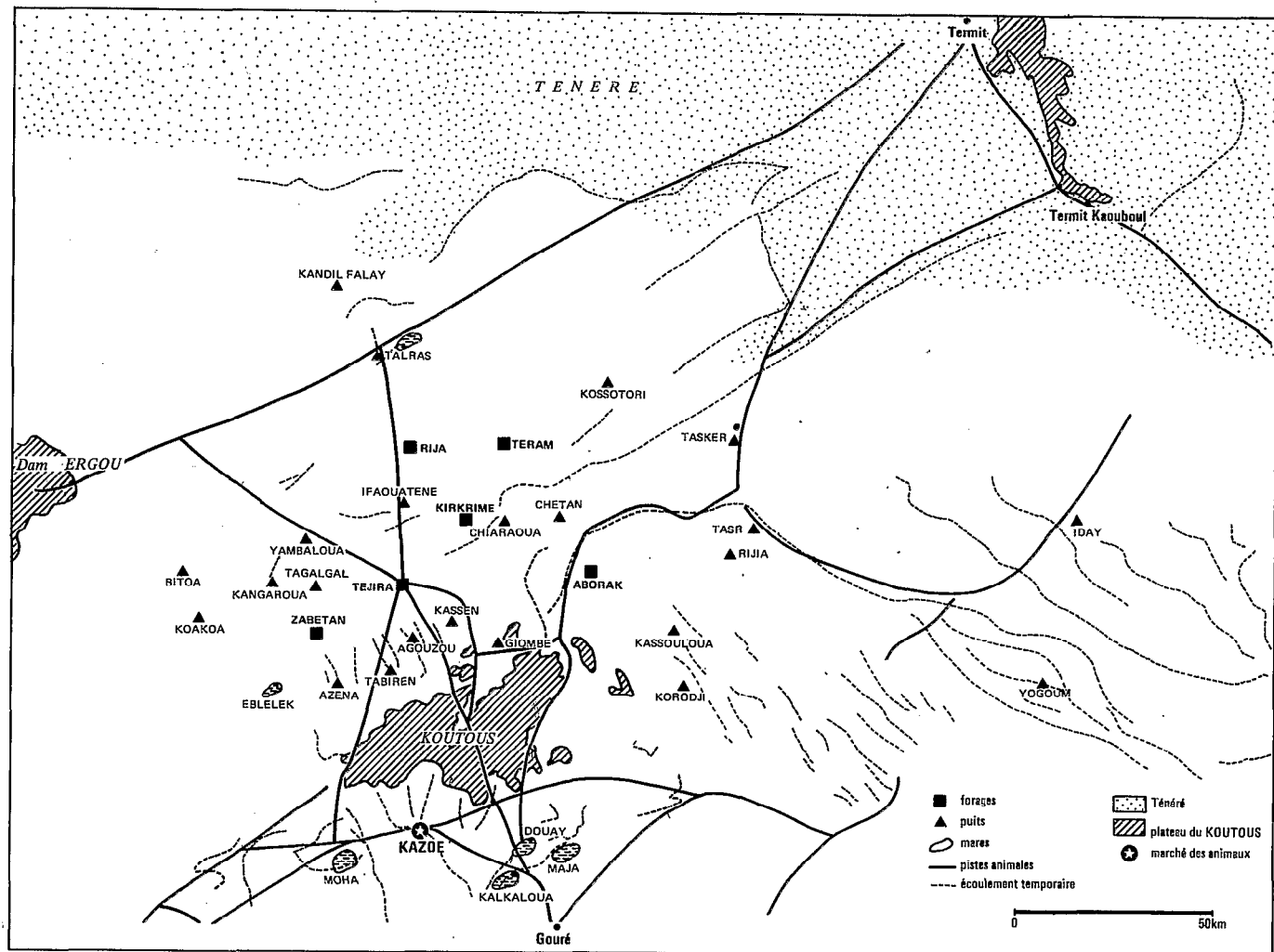
vers le Sud : l'arrivée constante de groupes nouveaux en provenance du Hoggar, l'attrance des paysans à soumettre. Les Touareg qui apparaissent au dix-neuvième siècle sont des bédouins plus que des pasteurs, ils vivent de la guerre et de la razzia plus que de l'élevage. La tribu qui domine le Koutous est la tribu des Imakiten, elle dépend directement du sultan. Le tribut versé par les paysans varie, selon les informations, entre 80 mesures de mil par an et par chef de famille et 30 mesures de mil par an et par personne. Les Touareg, pour mieux contrôler leur espace tributaire, se sont installés dans un village de la vallée centrale, déserté par sa population dagra, N'Ga Hin. Le site est très favorable, il allie un rocher isolé au milieu de la grande percée qui permet la surveillance des mouvements méridiens, et une mare. Si N'Ga Hin est le centre de commandement Touareg en Dagradi, jamais l'espace sédentaire dominé n'a été réorganisé. Le contrôle des nomades sur les paysans s'appuie entièrement sur les structures spatiales sédentaires préexistantes. L'absence d'une organisation régionale spécifique se conçoit aisément, les Touareg, toutes catégories confondues, ne sont pas 500 au début du siècle pour 10 000 paysans. De plus, les Touareg se disputent entre eux le contrôle des populations paysannes. Ainsi, dix ans après leur installation, les Imakiten sont-ils battus par une autre tribu guerrière, récemment arrivée du Hoggar, les Kel Tamat, « ceux de l'Acacia ». Dix ans encore et arrivent les premières colonnes françaises. La concurrence est grande pour le contrôle du territoire et des hommes.

L'adaptation des Touareg à la nouvelle situation est autant spatiale que technique, les deux termes étant liés d'ailleurs. Dépourvus de ressources tributaires, les guerriers se transforment en éleveurs, dans la région, cela signifie pasteurs. Dans le même temps, ils perdent leurs captifs, les Iklan, que l'on désigne ici par le terme haoussa de Buzzu. Les Touareg ont alors adopté l'élevage des animaux nécessitant le moins de soins, des animaux les plus rustiques, capables de résister aux conditions extrêmes du milieu, pas trop gros buveurs — il faut puiser l'eau à 80 mètres. Les chèvres sont toutes désignées, d'autant que les Imrad — libres tributaires de la société touareg — ont une longue expérience de cet animal⁴. Mais, les chèvres ne sont pas des animaux transhumants, l'espace touareg se rétrécit donc, se concentre autour des grands puits creusés par les Buzzu, au nord du plateau, à mi-chemin du désert (carte n° 4). Par là même, l'espace touareg se cloisonne, le groupe se scinde en une multitude de petites tribus qui obéissent essentiellement à des définitions géographiques : les fractions deviennent indépendantes. La tribu la plus importante, celle des Ibandaghan, plus de 1 500 personnes, est divisée en six tribus selon le lieu de résidence ; elles sont dispersées dans tout l'espace pastoral nord, chaque nouvelle tribu est attachée à un des forages. Les Buzzu, quant à eux, se sont agrégés à une tribu préexistante, la tribu des Ikichkichen, et se sont sédentarisés dans l'Alakoss. Ils ont fondé des villages à proximité des établissements sédentaires. Les villages de l'Alakoss sont pour la plupart des villages en doublet comportant un quartier Dagra et un quartier Buzzu séparés. C'est dans l'Alakoss que s'interpénètrent véritablement les deux modes d'exploitation de l'espace.

LES PEUL

Les Peul sont arrivés dans le sillage des Français. En 1920, ils sont 1 000 environ, présents au sud, dans la région de Goure. Ce sont des Arouda, c'est-à-dire des métis en Kanuri ; en fait, il s'agit plus d'un métissage social et économique — double activité — que d'un véritable métissage génétique. Ils sont aujourd'hui 30 000, dont 20 000 sédentarisés au sud. Mais c'est le mouvement de transhumance-migration des 10 000 autres, restés pasteurs nomades ou partiellement nomades, qui nous intéresse et qui concerne la région [M. BENOIT, 1979].

4. L'élevage de la chèvre est controversé. On peut lire un « plaidoyer pour la chèvre » dans J. DRESCH, 1982.



Dans un premier temps, jusqu'aux années 1930, les troupeaux et les campements séjournent, pendant la longue saison sèche, soit dans la région de Goure, soit dans la région des mares : c'est le no man's land qui isole le Dagradi. Pour passer l'hivernage, ces Peul se rendent à Bouloutoum au nord-est du pays Dagra, aux portes de l'espace toubbou. Dès les années 1940 et surtout à partir de 1950, ils poussent jusqu'à Termit, profitant des bons pâturages de dune et surtout des points d'eau, ouverts à tous depuis qu'ils sont cimentés (les anciens puits toubbou). Les Toubbou tentent bien de repousser les Peul mais les bergers Dabawa et Bornawa se déplacent en groupes, armés. Les Toubbou préfèrent se replier vers l'est, abandonnant la piste, les puits et le contrôle du commerce caravanier.

Depuis, les Peul se sont repliés. Certains se sont concentrés autour des puits de la région de Tasker, autour du forage d'Aborak, les plus nombreux sont revenus en deçà du plateau et s'appuient à nouveau sur les mares du sud.

Avec l'arrivée des Français, l'espace Touareg et l'espace Toubbou se trouvent bouleversés, c'est en suivant les Français qu'arrivent les Peul. Les guerriers Touareg perdent leurs esclaves et leur genre de vie, les Toubbou perdent le contrôle du commerce méridien. C'est donc avec l'arrivée des Français que le pastoralisme devient le système dominant d'exploitation de l'espace, les Peul sont pasteurs, les Touareg et les Toubbou le deviennent par la force des choses.

LES FORMULES D'EXPLOITATION DE L'ESPACE ET LES MUTATIONS SPATIALES AU SEIN DU DAGRADI

Les Dagra sont des cultivateurs de mil et de sorgho, les Touareg sont des guerriers mal reconvertis ou d'anciens esclaves très industriels, les Toubbou sont des caravaniers, les Peul sont éleveurs de vaches. Ce sont les formules très tranchées, à l'origine, qui ne sont plus tout à fait vraies. Mais les interprétations de l'espace ne changent pas aussi vite que les formules techniques. On peut même dire que les choix techniques d'adaptation sont ceux qui perturbent le moins les inscriptions de la vie dans l'espace. D'ailleurs les transformations dans les procès de production et leurs conséquences spatiales n'interviennent pas à la même échelle de temps ni à la même échelle spatiale. Les choix techniques ressortissent à l'échelle locale, l'espace vécu et le temps court, les conséquences spatiales à l'échelle régionale, le temps long, l'espace perçu qui nécessite une appréciation. Cette dernière échelle s'appréhende à travers l'analyse géographique.

Perception et organisation de l'espace paysan

OÙ SONT LES CHAMPS ?

Il n'existe pas de règle valable pour tout le Dagradi : les champs peuvent être situés soit sur les dunes, en évitant les fonds humides que fréquentent de trop nombreux animaux comme dans l'Alakoss — la culture du sorgho est alors bannie —, soit indistinctement sur les accumulations sableuses épaisses et dans les creux interdunaires — on juxtapose, alors, mil sur les sables égouttés et sorgho dans les dépressions. Toutes les dépressions ne sont pas attirantes, les sols hydromorphes des bas-fonds sont délaissés, l'outillage local est inadapté à leur mise en valeur. C'est pourquoi la région des mares, au sud du plateau, a longtemps été vide. De plus, dans la plaine de Kazoe, l'ensablement est si mince que quelques années de culture ont mis à jour la cuirasse sous-jacente : les champs se réfugient sur les alignements de dunes, mais se trouvent

du même coup strictement limités en dimension et conditionnés dans leur localisation. Restent les champs du piémont au sens strict. Ils ne sont pas installés au pied de la dune qui fossilise l'escarpement et porte les villages, mais toujours 2 à 5 ou 10 kilomètres au large. Ils bénéficient là de l'apport d'eau par inféro-flux qui vient alimenter la nappe locale. Cette eau, ajoutée aux précipitations rend possibles les cultures qui à cette latitude (14°30' et ces dernières années 250 mm de pluie) seraient tout à fait aléatoires.

LES TERROIRS

C'est autour du plateau que sont disposés les terroirs traditionnels. La formule générale des terroirs, en pays Dagra, est la discontinuité à l'intérieur d'un très vaste finage. Les terroirs sont établis autour de hameaux de culture. Le village de Malandi, situé dans la vallée centrale, 800 habitants, domine un finage très vaste d'environ 80 kilomètres carrés soit 8 000 hectares (10 hectares par habitant). Seulement 1/10 du finage est mis en culture, mais les champs sont dispersés, dans ce très vaste territoire, en 14 terroirs distincts. Le plus important est cultivé par la famille du chef au pied du village-centre, les autres sont disposés autour de 13 hameaux occupés seulement pendant l'hivernage. La population villageoise est alors régulièrement répartie entre les différents établissements : chaque hameau, comme le village-centre qui est donc presque à l'abandon à cette époque de l'année, abrite une cinquantaine de personnes. Pendant la saison sèche, les paysans reviennent au village, relèvent les clôtures renversées, colmatent les toits éventrés. Mais, tous les mois, ils retournent aux hameaux pour puiser, dans les greniers qui y sont installés, la nourriture familiale. A l'inverse, pendant la saison des cultures, ils sont tributaires du village où se trouve le seul puits. La cohésion village-hameaux est très forte mais les problèmes de distance deviennent graves.

A partir de cette formule générale, deux cas se distinguent. Certains terroirs tout aussi vastes, ceux qui sont ouverts sur la plaine, ne fonctionnent plus selon ce modèle. C'est le cas de Kelle, chef-lieu de canton, siège de l'ancien sultanat et village le plus peuplé : 1 000 habitants. Le finage s'étend sur 7 000 hectares dont 1 000 sont cultivés⁵. L'espace cultivé est divisé en six terroirs distincts correspondant à autant de hameaux de culture, certains très éloignés : 10 kilomètres. Depuis les années cinquante, les hameaux sont abandonnés (les derniers l'ont été durant la dernière grande sécheresse). En effet, l'élevage paysan n'a cessé de croître et les chaumes sont exclusivement réservés à l'alimentation du bétail entre janvier et avril. Il ne reste plus de paille pour reconstruire les huttes en mai. Les paysans sont donc astreints à de longs déplacements quotidiens et la population s'entasse dans le village-centre, les cases nouvelles se construisent à l'intérieur de concessions anciennes, les familles s'élargissent aux ascendants, descendants, collatéraux.

Une autre situation, plus rare, est celle des terroirs enfermés, soit parce qu'ils sont enclavés entre d'autres terroirs, soit parce qu'ils sont bloqués dans un site topographique particulièrement incommode. Ce sont des terroirs de dimension réduite puisque le finage n'autorise pas une grande dispersion ; ce sont des terroirs constitués d'un seul bloc de champs, sans hameaux : l'habitat est fixe et permanent au village-centre. A Mahoum, situé juste au nord de Malandi, le finage est entièrement enclavé dans celui de son grand voisin. Pour près de 400 habitants, Mahoum ne dispose que de 1 300

5. Les champs du Dagradi sont très vastes. Le rapport que nous pouvons calculer, de 1 hectare cultivé par habitant, soit environ 1,6 à 1,8 hectare par actif, est le plus élevé qu'on puisse trouver dans toute la zone soudano-sahélienne. Ce sont des dimensions que l'on trouve dans le bassin arachidier. ANCEY, 1977.

hectares dont la moitié cultivés (les champs sont là aussi très grands). L'exiguïté du finage par rapport au terroir empêche les longues jachères. Les champs sont donc plus soignés, ils sont aussi très proches du village, et portent, en une véritable rotation, le mil semé quatre ans de suite et le sorgho qui lui succède pendant deux ans ; la terre se repose pendant trois ans, par tiers.

LE FONCTIONNEMENT DU CHAMP

L'accès à la terre est un problème domestique même dans les terroirs étroits. La terre est à celui qui la défriche et la travaille « présentement ». Le poids de l'organisation sociale est faible : l'entente du village se contente de favoriser les formules d'adéquation des stratégies individuelles à la stratégie communautaire de gestion du finage. La gestion du champ est familiale et sa taille est adaptée aux besoins de la famille et au nombre des bras disponibles : la taille moyenne des exploitations est de 5 hectares, cela correspond à la taille de la famille nucléaire avec des enfants de plus de dix ans au travail. Nous allons suivre l'exemple de gestion d'un champ dans une famille en transition : huit personnes, le fils aîné vient de se marier, deux sœurs vivent en ville. Le champ est un rectangle de 5 hectares, 250 x 200 mètres, partagé en deux parts inégales : en 1981, 4 hectares en sorgho et 1 hectare en mil. Le projet familial est l'agrandissement du champ en rapport avec le mariage récent. Dans moins de 5 ans, le fils marié recevra l'autonomie par la cession d'une partie du champ. Il faut aussi penser à laisser en repos le quart le plus anciennement cultivé (10 ans). Le projet est donc de développer le champ en un mouvement tournant autour de la « jachère » qu'on ne perdra pas, si on la rend inaccessible au développement d'un champ concurrent. L'enjeu est un fond humide qui permet de bien cultiver le sorgho. En se réservant ou en se préservant la parcelle, la famille anticipe sur la partition prévue. C'est là une stratégie élaborée à l'échelle de la famille. Mais les terroirs ne sont pas seulement la somme de ces stratégies, il existe une recherche communautaire d'un équilibre dans l'exploitation. A Kelle par exemple, le terroir a été totalement transformé en deux occasions : par la plantation de gommiers dans les années trente, par l'introduction d'une importante activité d'élevage à partir de 1950. C'est la colonisation qui a planté les gommiers, la gomme est le seul produit de collecte que la région puisse fournir, à l'emplacement de l'ancien grand terroir du village, au pied de la dune. Les champs sont alors repoussés au sud et sont installés par grands blocs correspondant aux clans du village ; à chaque bloc correspond un hameau. Quelques quartiers de champs sont aussi mis en place au droit du village, dans l'entrée de la percée du plateau. Avec les années 1950, l'orientation économique des paysans du Dagradi se transforme pour faire une grande place aux animaux. Les champs de la percée centrale sont abandonnés, la garde des animaux est facile dans cet entonnoir qui leur est donc consacré. Une deuxième auréole de champs, disposés en quartiers, encore plus loin au sud, est défrichée. Là encore, c'est une décision communautaire qui a adapté le terroir (les) à la situation nouvelle du village.

Les espaces pionniers

Ces réorientations sont possibles dans la mesure où l'espace ne manque pas. Pourtant, à deux reprises au moins au cours de ce siècle, les Dagra ont opéré un mouvement de redistribution de la population. La carte n° 5 qui donne à la fois la répartition et la taille des villages en 1975-77 et leur évolution entre 1945 et 1975-77 conserve, en partie seulement, l'image homogène des gros villages régulièrement disposés autour du plateau. Le calcul des densités par groupe et surtout l'examen de l'évolution de la population témoignent de transformations dans la répartition du peuplement.

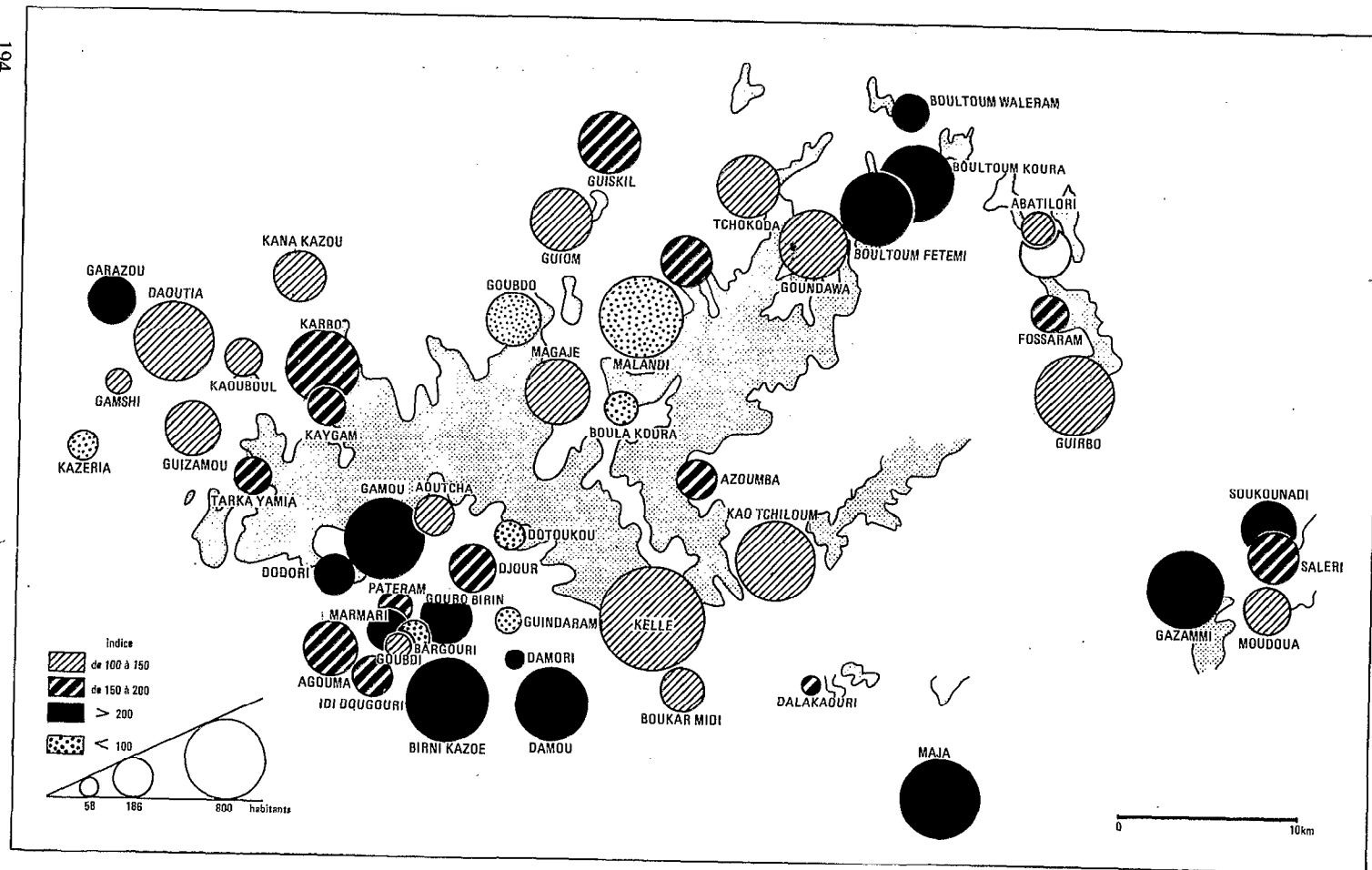


Fig. 5 : Répartition et évolution de la population entre 1945 et 1975.

Plaine de Kazoé	5 165	264	19,6
Piémont nord-ouest	4 267	544	7,8
Vallée intérieure	2 038	84	24,2
Kelle-Kao Tchiloum	2 646	140	18,9
Boultoum	2 249	108	20,8
Guirbo	1 416	110	12,8
Gazamni	1 600	72	22,2
TOTAL	19 381	1 322	14,7

La population Dagra, vivant autour du plateau, a doublé depuis la « pacification » mais la densité du peuplement n'a pas varié dans la vallée intérieure comme si 25 h/km² constituait un optimum. C'est la périphérie du plateau qui a entièrement supporté le croît démographique ; les densités s'uniformisent autour de la valeur 20, sauf dans l'Alakoss qui, ouvert sur l'espace pastoral, reste un peu marginal. Mais, s'il y a uniformisation des densités, la croissance est concentrée dans des noyaux périphériques. Ces villages ont pris de l'importance à la faveur des crises climatiques et alimentaires, ce sont des lieux où l'eau est d'accès facile et où la présence paysanne est nulle au départ.

Déjà en 1906-1907, les premières enquêtes nous permettent d'entrevoir le phénomène de redistribution intrarégionale de la population. Les mêmes villages ont été recensés en 1906 avant une invasion de criquets et en 1907, après. Les chiffres donnent 2 412 habitants en 1906 et 2 139 en 1907, soit une perte de près de 400 personnes. Au sein de ce groupe de villages recensés, la situation varie : certains ont perdu près de 40 % de leur population, d'autres comme Boultoum ou Guirbo ont gagné jusqu'à 25 %. La redistribution de la population s'est opérée au profit de quelques villages épargnés par les criquets.

Vingt ans plus tard, deux enquêtes, en 1925 et 1929, évaluent la population des deux cantons du Koutous et montrent le processus de peuplement de la plaine de Kazoe. On y dénombre en 1925, 1 870 habitants et en 1929, 2 648 : c'est une augmentation de 40 % en cinq ans. A cette très forte croissance correspond, pendant les mêmes années, une diminution sensible de la population des villages du canton de Kelle, les vieux villages, 25 %. Le rapport de tournée précise que de nombreux décès ont été enregistrés à la suite de récoltes insuffisantes et que l'exode a suivi, vers le canton de Gamou (la plaine de Kazoe). La plaine s'est peuplée par un mouvement régional de redistribution de la population, mais 1925-29 n'est qu'un avant-goût de ce qui se passera dans la fin des années quarante avec la formidable croissance de Birni N'Kazoe : 148 habitants en 1945, 1 000 aujourd'hui (1946-1951 est l'avant-dernière grande sécheresse). Une explosion semblable s'est produite après la sécheresse de 1969-1974, avec Maja, 25 habitants en 1975, 800 en 1982.

Les transferts de population vers ces « pôles » périphériques ne témoignent pas d'une recherche de terres libres — il en reste dans les villages traditionnels du pied de l'escarpement. La migration s'accompagne d'un changement d'activité. Les grandes pistes de circulation, les marchés, la présence permanente de pasteurs sont autant d'incitations à de nouvelles activités, artisanales ou commerciales. Cela ne veut pas dire que l'on ne cultive plus de champs, les transformations ne sont pas aussi brutales, mais les migrants posent un pied dans l'autre monde.

L'Alakoss est un espace pionnier d'une nature différente. Nous avons vu que les Buzzu s'y étaient sédentarisés dans des quartiers doublant les vieux villages Dagra ou

dans des villages neufs plus aventureux à l'ouest. L'originalité de cet espace réside dans la double appartenance des Buzzu au monde pastoral et au monde paysan. Les Buzzu se sont agrégés en une grande tribu véritablement touareg mais ils dépendent, dans leur village, des chefferies sédentaires. Ils pratiquent l'agriculture au sein des terroirs villageois : on peut dire qu'à l'échelle locale, ils se sont moulés dans une organisation paysanne de l'espace. Mais en ne retenant de la sédentarisation buzzu que l'engagement dans l'agriculture, nous péchons par omission. Ces Buzzu sont restés des éleveurs et leurs troupeaux pratiquent la transhumance sous la conduite de bergers qui utilisent l'espace pastoral. Le groupe des Ikichkichen se situe entre le sédentarisme et le nomadisme pastoral suivant la nature du pouvoir. Ces Ikichkichen fortifient Garazou contre les tribus guerrières Kel Aïr, ils se sédentarisent quand le véritable pouvoir est entre les mains des nomades mais en 1917 ils participent à la révolte touareg de Kaossen et s'enfuient vers le nord pour échapper à l'emprise du pouvoir « sédentaire » de la colonisation. Après une nouvelle phase sédentaire très marquée par l'agriculture, certains choisissent aujourd'hui de repartir vers l'espace pastoral qui seul permet de mener véritablement l'activité d'élevage. L'Alakoss est de plus en plus marqué par le sédentarisme agricole, les Buzzu, agriculteurs-éleveurs, estiment ne pas disposer d'une latitude suffisante. Ce va-et-vient du nomadisme au sédentarisme et du sédentarisme au nomadisme est très sahélien, et il est le fait d'un même groupe. L'Alakoss est donc un espace ambivalent, perçu et exploité de manière variable. Il ne fait pas de doute que ce sont des facteurs externes qui justifient cette variation des stratégies. La motivation principale des mutations actuelles tient dans l'élevage bovin qui est encouragé par les autorités. Et les Buzzu qui sont des hommes industriels deviennent de grands éleveurs de bovins, capables de se contenter de l'eau des chacals (tirée la nuit) pour assurer leur choix.

LES MUTATIONS SPATIALES DES AIRES PASTORALES

Les trois aires pastorales sont juxtaposées et ne se recouvrent que par leurs marges. Les mouvements saisonniers amènent les troupeaux autour de points d'eau communs, les puits cimentés et maintenant les forages. Mais les trois aires s'opposent par le sommet, elles ne font que se rejoindre dans la zone des forages.

Dans ces trois aires, les choix ethniques quant à l'espèce élevée dominante, impriment des marques originales. Ces choix sont visibles dans la composition des troupeaux. En 1975-77, les animaux des pasteurs de l'arrondissement de Goure se répartissent comme suit :

	Hommes	Moutons Chèvres	Bovins	Camelins
Peul	32 355	52 871	43 937	2 387
Touareg	6 811	15 968	3 653	4 320
Toubbou	4 183	788	1 411	3 327

En rapportant le nombre des animaux, par espèce et en UBT, au nombre des hommes, nous pouvons simplifier en disant que les Peul sont éleveurs de vaches, les Touareg éleveurs de chèvres, les Toubbou éleveurs de chameaux. Il n'y a rien là de très original. Mais les caractères de chaque espèce déterminent, chez les pasteurs, des formes d'exploitation de l'espace différentes. Or nous voyons que pour chaque groupe,

avec des dosages différents certes, la tendance semble privilégier le choix des bovins. Ce choix est favorisé par des encouragements d'origine externe, mais il entraîne de grands bouleversements dans la gestion de l'espace pastoral. En effet, il faut savoir que dans notre région, les « vaches » ne sont pas des animaux transhumants (sauf chez les Peul), seuls les moutons et les chameaux le sont. L'espace pastoral a par ailleurs changé de nature avec le creusement des forages profonds.

Les pâturages

Où sont les bons pâturages ? La réponse est nette : sur les sables épais. Ils sont donc plus abondants au nord du plateau et dans l'Alakoss — c'est justement l'aire pastorale que prend en compte le projet d'élevage du Niger Centre-Est — que dans la plaine du sud où les mares sont nombreuses mais l'ensablement très mince. Autrement dit, les pâturages sont abondants là où l'eau est difficile, rares là où l'eau est facile. Mais au nord, sous 250 mm de pluie, l'irrégularité de la qualité des pâturages est grande : 1 000 kilogrammes de matière sèche à l'hectare en année normale, mais 100 kilogrammes seulement en 1981. Au sud, les surfaces en pâturages sont moins vastes mais la quantité de fourrage disponible par hectare peut atteindre 2 000 kilogrammes.

La grande variabilité de qualité rend délicate l'utilisation des pâturages. Les stratégies spatiales traditionnelles s'efforçaient de disperser les animaux autour de nombreux points d'eau. Leur concentration actuelle autour de points privilégiés, alors que les animaux non transhumants sont de plus en plus nombreux, atteint le pâturage non seulement dans son abondance mais aussi dans sa composition floristique : les annuelles « zoochores » et « néotémiques », le cram cram dans les deux cas, couvrent désormais toutes les surfaces parcourues.

L'aire pastorale des forages

C'est essentiellement l'aire Touareg puisque les Toubbou se sont repliés vers l'est, autour des deux grands puits d'Iday et Yogoum.

Les Touareg qui sont arrivés à la fin du dix-neuvième siècle, de l'Aïr via le Damergou, ont creusé les puits profonds (80 mètres) du piémont nord, renforcés au sommet par un busage en rôniers et une margelle en argile séchée. C'étaient les points d'attache de saison sèche. Les troupeaux les quittaient pendant l'hivernage, pour se rendre sur les rives du Ténéré, le long des Dillia (=oued). Les bovins, alors peu nombreux, restaient en arrière mais étaient dispersés dans les fonds humides interdu-naires. Le travail d'exhaure, assuré à la main, limitait le troupeau à 300 têtes d'équivalent bovin autour de chaque puits.

L'aire pastorale s'est trouvée bouleversée à la fois par la place croissante des bovins et par le creusement des forages. Pourquoi le choix des bovins, animal qui remet en cause le fonctionnement traditionnel de l'espace pastoral ? Après avoir perdu le contrôle des populations sédentaires, les Touareg se sont trouvés placés dans une situation de dépendance toujours accrue vis-à-vis des marchés [BERNUS, 1978]. Ils doivent s'approvisionner dans le cadre monétaire donc vendre des animaux. L'étude de factibilité des unités pastorales [BIRD, 1978] donne des exemples de budget. Ainsi une famille d'Imou Zourag (Muzzura) dont le campement est installé à proximité de Tèjira, a vendu, en 1977, de nombreux animaux : 4 chamceaux, 3 vaches, 3 ânes, 3 boucs, 45 moutons pour un total de 517 000 CFA. L'activité de forgeron donne une aisance supplémentaire à la famille. Les seules dépenses en nourriture représentent 330 000 CFA. Ce sont de grosses masses d'argent mais cet échange monétaire est vital,

il faut nourrir les 18 personnes de la famille. La structure des ventes ne met pas encore très en avant la place des bovins mais surtout celle des moutons. Bovins et moutons sont les deux espèces marchandes et la préférence apparente de ce chef de famille pour les moutons rend compte de choix pastoraux judicieux. Les moutons sont des animaux transhumants dont l'élevage ne met pas en danger le capital écologique et sont une bonne source de revenus, d'autant que ces dernières années, la Tabaski, se situe à la fin des récoltes.

Les échanges ne se font plus au village, les paysans sont eux-mêmes devenus éleveurs. Les acheteurs sont des marchands que l'on ne rencontre que sur les marchés. C'est aussi sur le marché que l'on peut acheter les céréales car les paysans vendent leur surplus (quand ils en ont) à l'office des produits vivriers ou à des marchands. Il est donc nécessaire aux pasteurs d'élever des animaux qui peuvent facilement se vendre.

Le creusement des forages par la FAO, à la fin des années soixante, arrive à point nommé. Les forages permettent le renforcement de la spécialisation bovine en supprimant le goulot d'étranglement que constitue l'exhaure en saison sèche — deux hommes pendant douze heures pour abreuver 50 bovins. Les forages de la zone peuvent abreuver 3 000 têtes d'équivalent bovin par jour, chacun, mais transforment totalement l'utilisation de l'espace pastoral : la ligne des forages, Zabetan, Tjira, Kirkrimé, Aborak balise un seuil dans le milieu naturel que les pasteurs avaient senti et maîtrisé. Au sud de cette ligne, se succèdent de manière rythmée, des vallées interdunaires humides et ombragées, zone de refuge. Les forages sont donc situés à la limite nord de ce qui était la zone de repli des pasteurs. Aujourd'hui, avec des forages ouverts pratiquement onze mois sur douze et la place croissante du troupeau bovin, si l'eau ne manque pas, les pâturages autrefois de repli, sont surexploités. Par ailleurs, les deux forages avancés, Térém et Rija sont sur le chemin des transhumances d'hivernage vers Talrass et les Dillia. Ces forages accueillent, pendant toute la saison sèche, des animaux qui stationnent puis s'en vont pendant les pluies mais sont relayés par les troupeaux arrivant du sud. Le capital pâturage ne peut se reproduire dans de bonnes conditions. Les forages ont à la fois concentré les animaux dans des aires réduites et désorganisé les circuits pastoraux.

Dans l'aire toubbou, aucun forage n'a été creusé. Les Toubbou sont dispersés en minuscules unités migratoires, chacune propriétaire de son puits. Ils tournent toute l'année dans un rayon très court, abreuvant les animaux au même lieu. Il faut une pluviométrie particulièrement déficiente pour les relancer sur des parcours de grands nomades comme ceux qui les ont menés jusqu'à Marchoum et Agouzou, à la fin de la saison sèche en 1982 — hivernage très tardif qui ne commence qu'à la mi-juillet. Même très éloignés du monde sédentaire, les Toubbou comme les Touareg sont placés dans la dépendance du marché. Éleveurs de chameaux, ils viennent aussi vendre à Kazoé pour acheter les denrées alimentaires qu'ils ne trouvent plus auprès des paysans comme à l'époque de leur commerce caravanier. L'étude de factibilité des unités pastorales [BIRD, 1978] nous donne un exemple. C'est une famille de sept personnes vivant à proximité de Termit, élevant des chameaux et des bovins. La famille dépense 125 000 CFA, la moitié de son revenu, en nourriture : cette dépense est couverte par la vente de chameaux au marché de Kazoé pour 230 000 CFA et la vente de dattes du Kaouar (un souvenir du commerce caravanier). Là encore, les habitudes anciennes persistent, la transformation de l'activité n'est pas totale. Pourtant, malgré l'éloignement, cette famille est aussi placée dans la dépendance du marché de Kazoé situé à près de 300 kilomètres. Ce n'est pas tant le pastoralisme que la fréquentation du marché qui rend cette famille nomade.

L'aire pastorale du Sud

Alors que les pasteurs du Nord sont groupés en tribus, même de plus en plus fractionnés, les pasteurs du Sud sont d'abord des isolés. Il n'y a pas, dans cette aire,

de puits pastoraux qui soient un élément d'organisation et de hiérarchisation mais seulement des mares ou des puits villageois. Ce sont donc les mares, libres, qui servent d'appui à l'espace pastoral. Les Peul y sont très largement majoritaires, environ 10 000. L'adhésion à un groupement administratif ne recoupe en rien une éventuelle organisation tribale : le choix du groupement est libre et individuel. Mais, dans l'aire pastorale située autour des mares, un Lamido (chef de groupement) s'impose, c'est le seul Lamido de la région résidant dans la zone pastorale (Lamido Zaroumey). Son groupement a une forte définition géographique. Il ne réunit pas la majorité des Peul de la région des mares, il ne contrôle que 3 000 personnes, mais il est le maître ou l'organisateur de l'accès à l'eau de la seule mare encore permanente ou quasi permanente : Maja.

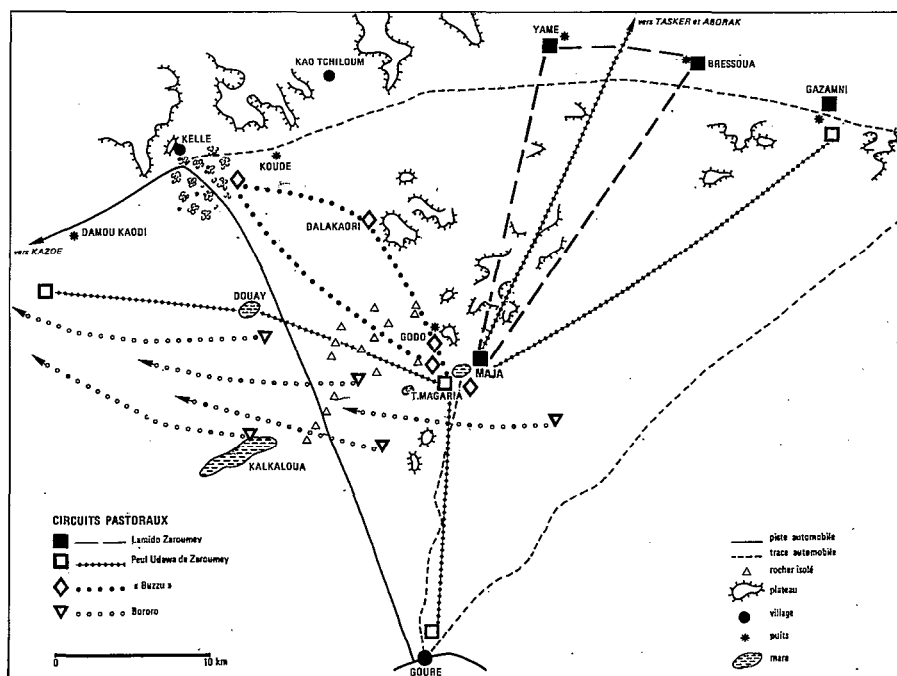


Fig. 6 : L'aire pastorale de Maja.

Les familles isolées, quelle que soit leur origine, se rejoignent au voisinage des mares, se rapprochent par l'utilisation des mêmes points d'eau. Certaines sont fixées, sédentarisées autour de la mare de Maja. Il existe plusieurs formules de pastoralisme.

Lamido Zaroumey et sa famille, 80 personnes et 200 vaches, disposent d'un circuit complet qui s'appuie sur la mare (il y est présent pendant l'hivernage) qu'il quitte en octobre, pour le puits de Bressoua. De là, au plus fort de la chaleur, il se rend au puits de Yamé qui lui appartient. Lamido Zaroumey est nomade, il se déplace avec toute sa famille mais c'est un nomade casanier (l'expression est de BERNUS à propos des Touareg) ; en parlant de Bressoua, il dit que là se trouve la maison (c'est une paillote). Son circuit est immuable.

Nomades, les Peul Aborawa passent aussi l'hivernage autour de la mare mais la saison sèche à Aborak (d'où leur nom), forage du nord. On remarquera la transhu-

mance « inverse », si nous pouvons dévoyer ce terme, la saison des pluies étant passée dans les régions les mieux arrosées et la saison sèche, au nord, dans les régions les plus sèches.

Plus originale est la présence de pasteurs sédentarisés dans des campements permanents à proximité de Maja : ce sont 250 Peul et 100 Buzzu. Lorsque la saison sèche s'avance et que la mare se vide, ils creusent des puisards. Il existe une véritable organisation saisonnière et hiérarchisée de l'accès à l'eau. Après le départ de Lamido Zaroumey et des Peul Aborawa, alors que la mare est moins bien approvisionnée, des Buzzu isolés de la plaine se regroupent en aval, utilisent ce qui reste d'eau puis creusent des puisards.

Éloignés et insaisissables, quelques Bororo utilisent également l'eau de la mare à la fin de l'hivernage, avant de retourner dans le Damergou passer la saison sèche.

Maja est le point central de l'espace pastoral au sud du Koutous, ce que la mare quasi permanente explique aisément. Mais ce n'est pas seulement le lieu d'abreuvement de nombreux animaux. Maja devient aussi un village important, membre à la fois du schéma sédentaire (la chefferie de Kelle le contrôle) et du schéma pastoral (Lamido Zaroumey contrôle l'accès à l'eau). Ce rapprochement est à l'origine du marché qui remplace les marchés anciens des villages (le marché du vendredi se tenait, jusqu'en 1975, à Gazamni — carte 6). Maja a attiré des sédentaires de tous les horizons, de Gouré la sous-préfecture au sud, de Kelle, de Gazamni, des Peul ayant perdu leur troupeau. Ce n'est pas un village de colonisation agricole. L'attraction vient de la toute nouvelle fonction de marché, des marchands, des artisans y sont présents à semaine entière. Avec 25 habitants en 1975, Maja n'était qu'un hameau. Aujourd'hui, 360 villageois y résident, auxquels il faut ajouter les 250 Peul pasteurs sédentaires, les 100 Buzzu et aussi une centaine de Peul agriculteurs sédentarisés installés à 1 500 mètres au sud. Cela donne une agglomération de 800 habitants. La croissance est singulière. Maja reproduit sous nos yeux le mécanisme qui a fait de Kazoé le centre régional. A Kazoé aussi, la présence d'une eau d'accès facile a favorisé la concentration de nombreux troupeaux pendant et après la sécheresse de 1946-1951. A Kazoé aussi s'est installé un important marché de contact entre le monde pastoral et le monde sédentaire, marché aux animaux d'abord, puis marché général de services au moment où les pasteurs se trouvaient de plus en plus placés en position de dépendance des circuits commerciaux.

On voit là que le contact pasteurs-paysans qui n'existe pas dans le domaine technique (pas de contrats de fumure, pas de conflits dans l'utilisation du sol) n'existe plus directement dans le domaine des échanges. Ceux-ci se réalisent sur les deux marchés, Kazoé que fréquentent les pasteurs du Nord et du Sud, Maja que fréquentent les pasteurs du Sud et de l'Est.

L'INTÉGRATION RÉGIONALE AUTOUR DU MARCHÉ DE KAZOÉ

Il est remarquable que les pasteurs réalisent leurs revenus sur les marchés plutôt que dans les centres pastoraux voisins des forages. Les caravanes qui traversent la région ne sont plus des caravanes de transhumance ou de nomadisation, ces « nomades » se rendent simplement au marché. Toute la famille se déplace, on emporte les tentes. Cette « transhumance » peut durer un mois. En définitive, les points forts des espaces pastoraux se réduisent aux forages, à la mare de Maja, au marché de Kazoé.

La gestion du troupeau et de l'espace recherche l'équilibre entre les impératifs techniques, les limites écologiques et la dépendance vis-à-vis des marchés. Cet équi-

bre, les pasteurs le trouvent dans l'organisation spatiale sédentaire et non dans les cadres spatiaux que compte mettre en place le projet d'élevage. L'organisation régionale spontanée qui semble bien bénéficier à l'ethnie sédentaire permet aussi aux nomades une ouverture maîtrisée sur l'extérieur à laquelle ils sont condamnés. Cette ouverture, ou cet accès à la modernité si l'on veut, est filtrée par le marché. Celui-ci est resté tout à fait traditionnel, mais il est, lui aussi, une réponse aux besoins nouveaux [PENOUIL, 1982]. Tradition ne veut pas dire immobilisme [SAUTTER, 1968]. La modernisation, dans le monde nomade, se fait plus par cette intégration spatiale régionale que par les bouleversements techniques que les pasteurs détournent d'ailleurs : de nombreux puits « traditionnels » sont à nouveau creusés au sud des forages.

Kazoé, 1 000 habitants, a été peuplé en trois vagues. Au cours des années vingt, les premiers arrivants fuient les effets d'une sécheresse et cherchent à implanter les champs dans des zones mieux approvisionnées en eau. A la fin des années quarante, le village prend beaucoup d'importance par le rapprochement de nombreux pasteurs alors qu'un marché vient d'être créé et que la chefferie s'y transporte. Après la sécheresse 1969-1974, la fonction de marché devient dominante ; avec la nouvelle vague de migrants arrivent des marchands et artisans Toubbou, Arabes puis Haoussa. Kazoé est maintenant un village pluri-ethnique vivant essentiellement de son marché du lundi.

Nous n'allons pas détailler les mercuriales du marché mais présenter quelques repères des termes de l'échange entre les produits animaux et les produits agricoles. Les prix sont relevés en septembre-octobre.

	1978	1980	1982
Un sac de mil (80 kg)	4 000 CFA	6 000 CFA	15 000 CFA
Une chèvre	4 000 CFA	7 500 CFA	7 500 CFA
Un mouton	7 000 CFA	13 000 CFA	50 000 CFA
Un bœuf gras	90 000 CFA	95 000 CFA	208 000 CFA

Les termes de l'échange sont, en valeur absolue, très favorables aux éleveurs de moutons et de bovins. Ce sont les animaux les plus demandés, les moutons pour des raisons religieuses et les bovins pour des raisons commerciales (exportation, choix macro-économique de l'État). La forte croissance du prix des animaux, en injectant une masse monétaire importante sur le marché, contribue à augmenter le niveau général des prix, et en particulier, ceux des denrées alimentaires. C'est un encouragement pour tous, pasteurs comme paysans, à réaliser leur revenu par la vente des animaux. Il ne se trouve pas de famille paysanne propriétaire d'un troupeau qui ne vende deux animaux par an. La spéculation sur les prix alimentaires, malgré l'intervention de l'État par l'office des produits vivriers, est dramatique pour ceux des paysans qui, non éleveurs, sont obligés d'acheter du mil pour la soudure. Le marché est bien le moteur de la transformation des activités régionales et donc des mutations géographiques impliquées.

Sur le marché même, l'aspect le plus spectaculaire de la modernisation, de l'ouverture sur l'économie externe est la multiplication des magasins-entrepôts permanents, l'installation de marchands « professionnels » assurant le commerce des produits de traite : tissu, bimboloterie, ... mais pas l'achat des produits de collecte. Une spécialisation a déjà vu le jour. Ce sont les « El Had » — on les désigne ainsi — qui viennent par camion acheter les animaux depuis Zinder, Maradi, Maïduguri, Kano⁶.

6. Rappelons qu'un « El Hadj » est un croyant ayant effectué le pèlerinage à la Mecque. Au départ de Zinder, il en coûte environ 1 million de CFA. Le plus fréquemment, on confond « El Hadj » et riche marchand.

En 1980, à notre premier passage, 4 magasins-entrepôts étaient construits, en octobre 1982, 31. À côté des marchands permanents installés, travaillant avec des stocks, de nombreux marchands « forains » viennent chaque lundi des villes du Sud ou des oasis pour proposer des produits d'importation — kola, igname, manioc, peaux, médecines — ou des produits de jardin que l'on ne cultive pas dans les champs du Koutous. Les femmes nomades proposent les produits de leur artisanat (sperterie touareg) ou de leur cueillette (fard des Toubbou).

Le marché est aussi un lieu de services et de production artisanale. Les bouchers œuvrent tout le jour, les femmes de Kazoé vendent des sauces, douze forgerons, installés tout au fond du marché, travaillent la semaine pour la clientèle du marché.

Une autogare, trois buvettes pourvues de sucreries, un poste de police relié au monde par radio-téléphone, un dispensaire équipé d'un groupe électrogène (c'est le seul dans toute la région) : en arrivant à Kazoé depuis les aires pastorales ou le Dagradi, nous entrons dans un autre monde. C'est là que s'articulent le monde « moderne » ou extérieur et le monde « traditionnel ». Les nouvelles structures de régionalisation qui se mettent en place détruisent-elles ou transforment-elles la région ?

CONCLUSION

Pour répondre à cette question, il faut connaître l'impact du marché sur les activités régionales et sur la définition de la région. Mais l'impact relevé par l'observateur extérieur est-il perçu (et si oui, comment ?) par les habitants ?

Rappelons quelques faits. Les méthodes de production, tant chez les pasteurs que chez les paysans, n'ont pas changé ; ce sont les objets de production (certains) qui sont nouveaux sans que soient abandonnés ni les anciens objets de production, ni les anciennes méthodes de production. Rien de semblable à l'introduction de l'arachide au Sénégal. Nous avons écrit en 1981 que les superstructures se transforment sans que changent les infrastructures. C'est aussi là un aspect de la nouvelle séhélité [J. GALLAIS, 1975] qui ne se réduit pas au rapprochement des pratiques de l'espace par la victoire du sédentarisme mais qui se traduit par une résistance-adaptation. C'est le mérite du marché spontané et de la nouvelle organisation régionale que de filtrer les incitations externes. De ce fait, la région n'est pas détruite, elle se transforme en s'élargissant et en s'enrichissant de complémentarités qui étaient connues. Le monde paysan et le monde pastoral ne sont plus opposés, ils participent d'un même organisme.

En cela nous pensons que la vision séparée du monde pastoral et du monde paysan dans les projets d'aménagement en zone sahélienne, ici comme ailleurs (pensons par exemple aux déboires entraînés par le creusement des puits dans le Seno au Mali), conduit à des erreurs.

Mais il ne faut pas donner une importance démesurée au marché régional, ni transposer des schémas de polarisation. Le Dagradi et les aires pastorales qui l'entourent, ne constituent pas une région de traite soumise à un système d'exploitation rigoureusement hiérarchisé comme dans le cas de la région de Louga étudiée par M. SAR en 1973.

Le Dagradi est situé loin de tout, c'est un espace enclavé ; son marché est un poumon qui stimule raisonnablement la région. Il faut prendre garde que l'asphyxie n'arrive par la même voie. Sans doute faudra-t-il suivre la diffusion de l'innovation dans la région et ses effets géographiques. Pour le moment, il nous semble que le principal aspect de la « modernisation », c'est l'intégration régionale et non la transformation des systèmes techniques.

L'illustration cartographique a été réalisée au laboratoire de Cartographie de l'Université de Rouen.

BIBLIOGRAPHIE

- BATAILLON C. — *État, pouvoir, espace dans le Tiers-Monde*. Paris, IEDES, 1977, 288 p.
- BENOIT M. — *Le chemin des Peul du Boobola*. Paris, ORSTOM 1979, 203 p.
- BERNUS E. — *Touareg nigériens*. Paris, ORSTOM 1978. Thèse d'État, 2 vol., 1 087 p.
- BRASSEUR G. — *Les établissements humains du Mali*. Dakar, IFAN, 1968, 550 p. + fig.
- BIRD-DEMVT. — *Étude de la factibilité technique du concept d'unités pastorales*. Paris 1978, 319 p.
- BUGNICOURT J. — Illusion et réalité de la région en Afrique tropicale. Paris, *Tiers Monde*, 73/1978, pp. 109-138.
- CLANET J.C. — L'insertion des aires pastorales dans les zones sédentaires. Bordeaux, *Cahiers d'Outre-Mer* 139/1982, pp. 205-227.
- DRESCH J. : Plaidoyer pour la chèvre. Paris, Maison des Sciences de l'Homme, *Production pastorale et Société*, 10/1982, pp. 81-83.
- GALLAIS J. — Pasteurs et paysans du Gourma, la condition sahélienne. *Mémoire de CEGET*, 1975, 239 p.
- GALLAIS J. — Pôles d'États et frontières en Afrique contemporaine. Bordeaux, *Cahiers d'Outre-Mer*, 138/1982, pp. 103-122.
- MARIE J. et J. — *La région de Hombori*. Mémoire de maîtrise. Rouen 1974, 317 p.
- PENOUIL M. — *Préface à J.M. Bellot, Commerce et commerçants de bétail*. Bordeaux, IEP, 1982, 241 p.
- RETAILLE D. — Les isolés, l'espace et la tradition. Rouen, *Cahiers géographiques*, 15/1981, pp. 47-64.
- RETAILLE D. — *La mise en place d'une région en Afrique sahélienne, autour du Koutous (Niger oriental)*. Rouen, Thèse III^e cycle, 1983, 301 p.
- SANTOS M. — L'économie dans les études de géographie urbaine dans les pays sous-développés. Paris, *Information géographique*, 2/1969, pp. 57-60.
- SAR M. — *Louga et sa région*. Dakar, IFAN 1973, 305 p.
- SAUTTER G. — *La région traditionnelle en Afrique tropicale* in *Régionalisation et développement*. Paris, CNRS 1968, pp. 65-100.
- TRICART J. — *Facteurs physiques et régionalisation* in *Régionalisation et développement*. Paris, CNRS 1968, pp. 41-64.